

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Beverly Matherne, Caroline Paquette, Louise Dandeneau

Sébastien Lavoie

Number 163, Fall 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83208ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavoie, S. (2016). Review of [Beverly Matherne, Caroline Paquette, Louise Dandeneau]. *Lettres québécoises*, (163), 40–41.

☆☆☆ ½

BEVERLY MATHERNE

Bayou des Acadiens/Blind River

Moncton, Perce-Neige, coll. « Acadie tropicale », 2015, 148 p., 19,95 \$.

Vive les Cadiens !

Le sud des États-Unis nous parle. Et c'est comme toujours un plaisir pour les oreilles, pour les yeux. Pour le cœur.

Comme plusieurs, je ne sais jamais où s'arrête l'admiration sincère des Français pour notre soi-disant résistance et où commence leur condescendance — réelle ou objective — à notre endroit. De la même manière, ma réelle admiration pour nos irréductibles Gaulois à nous, les Cadiens, m'incite toujours à me retenir. Mais, soit dit entre nous, bon sang que j'aime les lire !

Bayou des Acadiens/Blind River présente deux fois les douze mêmes textes. Une fois en français, une fois en anglais. Dans cet ordre. Étant illettré en langue anglaise, je n'ai pas comparé plus qu'il ne faut les deux textes — tous rédigés de la même main —, mais je crois tout de même pouvoir affirmer que c'est en français qu'ils ont le plus de saveur. Celle de cette langue mâtinée d'anglais, de ce français propre au Nouveau Monde et d'ancien français.

La langue est riche et littéraire dans sa narration impersonnelle, sauf quand l'auteure veut la teinter de la couleur des gens du clos. Dans un cas comme dans l'autre, c'est réussi et cette langue sert toujours très bien son propos. Et le maîtrise.

Pour paraphraser le noble Jean Dion, ça me fait toujours quelque chose dans la région quand je lis :



Je patauge à travers l'eau jusqu'à mes pièges aux écrevisses. Toute la puanteur de l'appât de poule est gone et mes pièges sont remplis. Je les vide, en mettant les écrevisses dans des sacs à patates. Je les entasse dans le plateau de mon 'tit truck Ford et je les hale au Marché français à La Nouvelle-Orléans. (p. 31)

FORME ET FOND

Beverly Matherne a déjà publié cinq recueils de poésie bilingue, livres pour lesquels elle a reçu plusieurs prix d'excellence. Elle est professeure de création littéraire à l'Université du Michigan du Nord.

Ces textes sont présentés comme des nouvelles et des poèmes en vers libres. Ils se passent en Louisiane, mais aussi en Californie et au Michigan, mettant toujours de l'avant des protagonistes cajuns et quelquefois, pour des raisons que je m'explique mal, des serpents à sonnette. Ces récits prennent diverses formes. Il peut s'agir de fables, de contes, de fabliaux... peu importe. On pourrait même penser que « le hangar à tabac » qui ouvre le recueil est une autofiction.

Parmi les fabliaux, notons « Les glissades » où un prêtre ne s'est pas fait expliquer ni la nature volage des femmes du bled ni le fait que son prédécesseur avait insisté pour que ses paroissiennes disent « j'ai glissé » plutôt que « j'ai trompé ». S'alarmant du nombre important de chutes dans le village, il échange avec le maire, qui en perd son hilarité lorsque le prêtre lui dit : « Tchiens, la semaine passée ta femme elle-même a glissé trois fois ! » (p. 44)

Peu nous chaut, au fond, de faire ces distinctions de genre. « Pardessus tout, c'est la savoureuse langue française de l'Acadie tropicale. Si elle vit et respire, chante et pleure, cette langue-là, c'est certainement parce qu'elle a tant d'histoires à nous dire » (p. 144), annonce avec justesse l'À-propos de l'éditeur.

☆☆☆

CAROLINE PAQUETTE

Le monde par-dessus la tête

Montréal, XYZ, coll. « Romanichels », 2016, 246 p., 24,95 \$ (papier), 18,99 \$ (numérique).

L'enfance décryptée

Une nouvelle venue nous arrive avec trois novellas, des récits didactiques de la petite enfance de deux narrateurs. Ces récits sont finement écrits, mais ils sentent trop la thèse pour ne pas agacer.

Je devais être en cinquième ou sixième année. Je ne me souviens pas du contexte, mais je me rappelle très bien ce moment où je m'étais juré que j'allais me remémorer toute ma vie cette vérité : l'enfance n'est pas synonyme de ce bonheur et de cette insouciance à laquelle tous les adultes qui m'étaient connus associaient cette période de la vie. J'étais, ce jour-là, des plus malheureux. Et malheureux de savoir que tous les adultes autour de moi postulaient que j'étais heureux parce que j'étais un enfant ; ces réflexions ne m'écrasaient à ce moment précis que davantage.

C'est exactement la position dans laquelle se retrouve Vicki à la fin de la dernière nouvelle, « De fil en avril », lorsque son père affirme : « Au moins, fille, à ton âge, t'as juste ça à faire, jouer ! Profites-en. Ça durera pas toujours, des belles journées comme aujourd'hui. [...] Sont chanceux quand même, les enfants ! » (p. 240) Or, ladite Vicki venait justement de passer une journée de merde, sous les quolibets de ses congénères et par la faute des adultes... Ce qu'on appelle ajouter l'injure à l'insulte.

Le projet de ces novellas est de rendre le monde de l'enfance intelligible aux adultes qui en ont perdu les codes, le ressenti, les perspectives. Ce faisant, les nouvelles deviennent didactiques, chaque événement servant de prétexte à l'auteur pour expliquer la psyché des enfants, encombrant au passage ces récits d'apartés qui prennent le pas sur les péripéties et qui font perdre l'intérêt que l'on pourrait porter aux récits en question. On est toujours dans un arrêt sur image qui empêche ces histoires de se déployer.

La plume a pourtant plus d'une qualité. Je me croyais conquis dès cette première phrase, trop longue pour être citée, mais, à l'usage, j'ai fini par trouver cette prose verbeuse, ces récits servant à défendre une thèse qui aurait peut-être fait plus belle figure ailleurs que dans une fiction.

La première histoire se passe au cours d'une soirée de Noël, à travers les perceptions et le filtre de Manuel. Il y guette l'arrivée du père Noël, reçoit des Legos, s'ajuste aux adultes alcoolisés et se couche pour dormir, pour une fois ailleurs que chez lui... Chacune de ces péripéties sert à l'auteure pour se répandre en considérations sur le monde de l'enfance et le distinguer de celui des adultes.



Le procédé se répète dans les deux nouvelles suivantes, écrites avec la même voix bien qu'il s'agisse d'une narratrice tout à fait différente, Vicki, « six ans passés ». (p. 199)

Il y aurait peut-être eu lieu d'alléger ces récits. Au risque de faire un empereur Joseph II de moi-même, j'ai eu souvent l'impression que les phrases, comme les paragraphes de dame Paquette, contiennent trop de mots. Il aurait sans doute été possible d'aérer ces récits.



CAROLINE PAQUETTE

Deux choses plaident en faveur de l'auteure, et pas des moindres : un propos et une plume. Reste que ça m'a plutôt barbé.

☆☆ ½

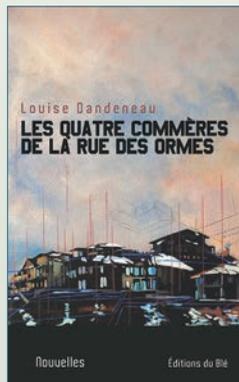
LOUISE DANDENEAU

Les quatre commères de la rue des Ormes

Saint-Boniface, du Blé, 2016, 164 p., 19,95 \$ (papier), 13,99 \$ (numérique).

Quatre commères et un bâillement

Louise Dandeneau fait ici sa première incursion dans le monde littéraire. Pas de grand couac à signaler, même si sa proposition ne convainc guère.



LOUISE DANDENEAU

Les nouvelles s'articulent autour des quatre commères du titre qui se réunissent chez l'une ou l'autre avant le journal télévisé, partageant café, gâteries et méméragage, plantant ainsi le décor aux nouvelles qui suivent. Ainsi, « Chez Berthe Mercier » annonce le texte « L'épicier du coin ». Toutes les nouvelles sont marquées de ce procédé qui les unifie, bien sûr, mais qui finit par lasser puisqu'il n'apporte pas grand-chose au lecteur, les quatre commères du titre n'atteignant jamais d'épaisseur dramatique, finissant par être encore plus transparentes que les Florence, Rose, Violette et Mauve de Michel Tremblay tout en jouant (mal) le même rôle.

L'action se situe dans ce qui pourrait être Saint-Boniface, dans les années 1970. Au fil des nouvelles, on découvre le conservatisme d'une société face à un affranchissement *baby-boomien* qui paraît inéluctable. Ce conservatisme est bien sûr incarné par nos quatre commères qui dénoncent l'amour libre ou d'autres nouvelles manières de vivre qui les choquent.

Que de tels schèmes de pensée rétrogrades ont existé, on n'en doute pas. Mais « le début des années 1970 », selon la formule de l'avant-propos, paraît tard pour qu'une affirmation telle : « J'ai trente ans, ce sera bientôt trop tard pour moi [...] » (p. 106) passe comme une lettre à la poste.

Mais au fond, qu'en sais-je ? Je ne suis pas sociologue et je n'ai jamais mis les pieds à l'ouest des chutes du Niagara. Il me semble tout de

même indéniable que l'auteure dépeint un monde un poil en retard sur l'idée que je me fais du Québec à la même époque.

MANICHÉISME

L'auteure pêche aussi par un certain manichéisme. Dans ses récits, tous les (*late*) baby-boomers sont vecteurs du changement de mentalité. Adolescents, ils baisent. Et même parfois avec des races qui les engrossent. Ils n'ont pas nécessairement de religion et s'habillent avec des shorts très courts. Les autres, les vieux et les commères, sont engoncés dans un autre siècle qui n'est pourtant pas près de finir. Ainsi, on ne peut s'identifier à aucun de ceux-ci et on ne peut qu'embrasser ce qu'incarnent les jeunes.

Or, on sait bien que la vie, et même son imitation, ce n'est pas ça. Et que certains ancêtres ont préfiguré les idées du baby-boom. Ici, le plus vieux, c'est un violeur et un menteur pathologique (« Le vieux Beaulieu »). « Y a des femmes qui connaissent pas leur place et qui prennent les années soixante-dix comme excuse pour faire à leur gré et abandonner leurs devoirs à la maison » (p. 28) dira l'une des commères, dévoilant le leitmotiv de ce recueil qui se laisse tout de même lire malgré une surabondance de dialogues et des commères mal définies et interchangeables.